

J'ai vu...



LE FRONT UNIQUE

Le général Sarrail

Le général Petitti

LES ITALIENS DEBARQUES A SALONIQUE COMBATTENT AVEC LES ALLIES EN MACEDOINE



Le signal de l'attaque est donné : on quitte la tranchée



La première vague dépasse les avancées ennemies.

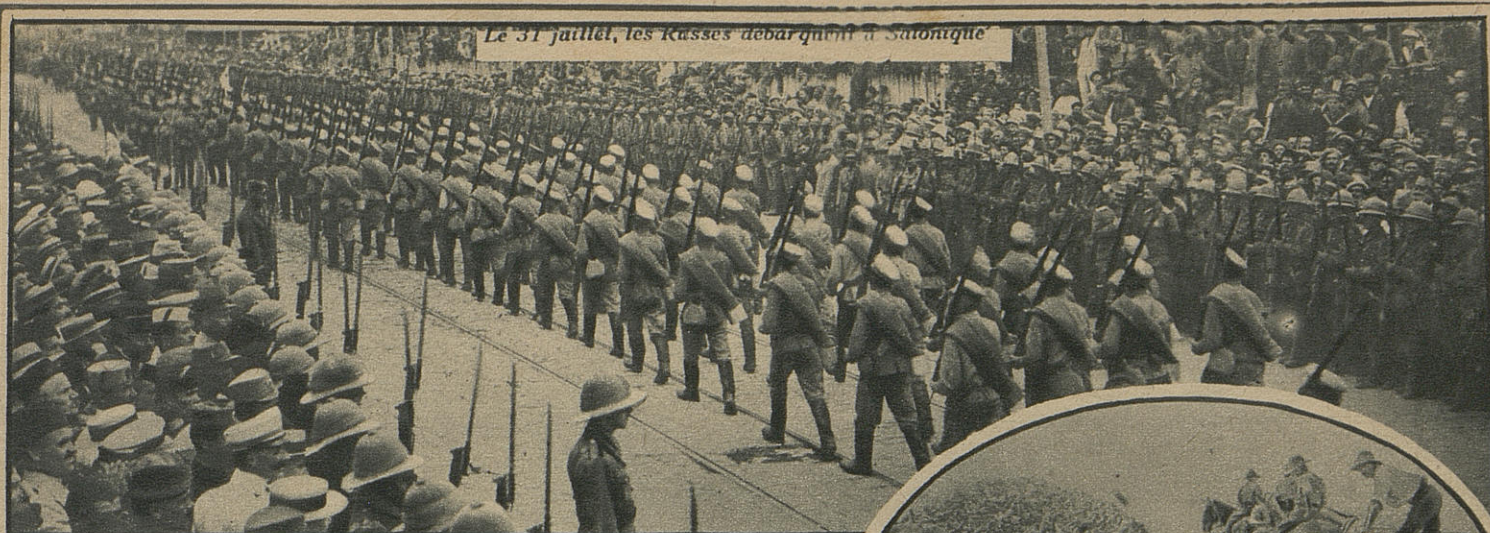


Sous les fils de fer barbelés.

VERS MAUREPAS : LE DEPART D'UNE VAGUE D'ASSAUT

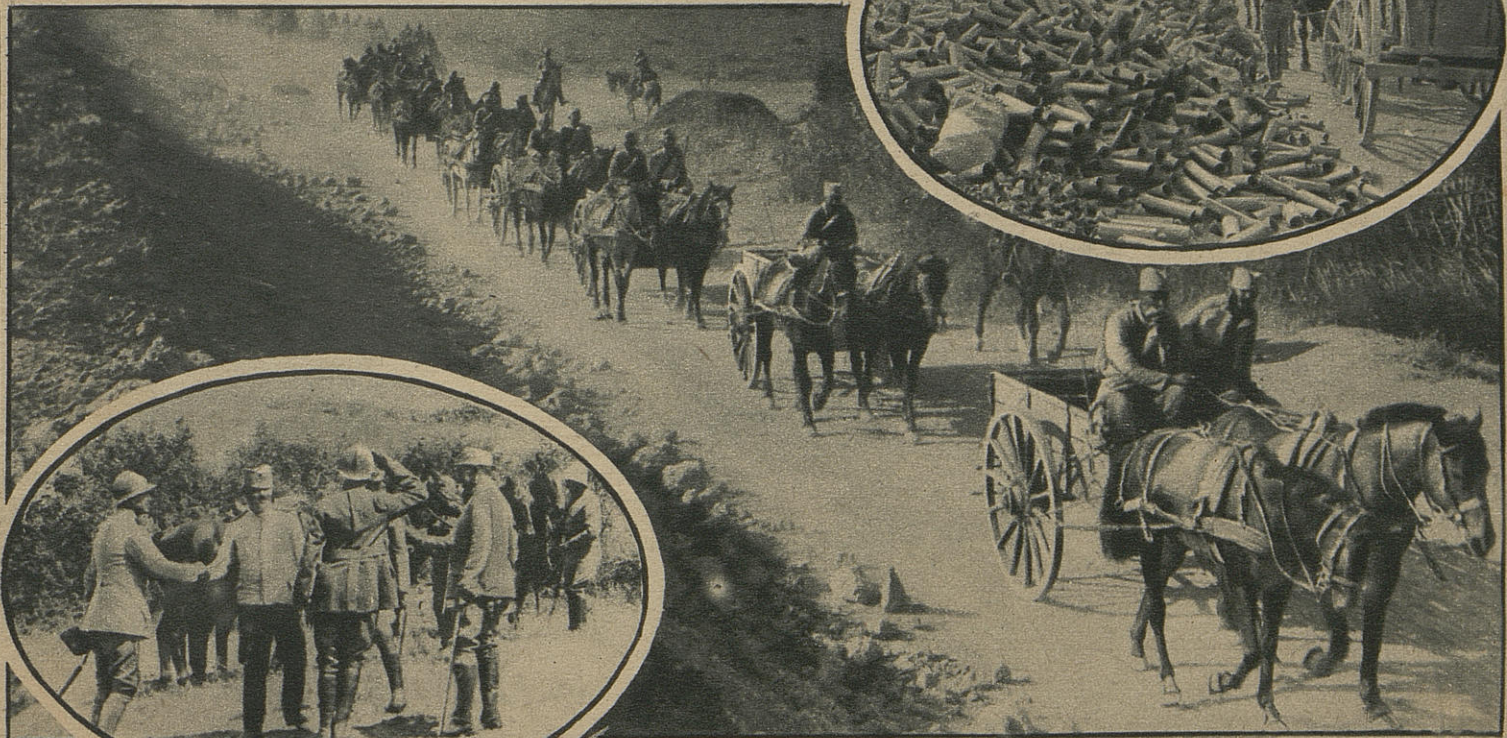
De bouche en bouche le mot d'ordre a circulé. On attaque ! Au coup de sifflet de leurs chefs, les hommes ont bondi d'un seul coup hors de leurs tranchées. Dans la poitrine de chaque soldat, cette minute est marquée par une virile émotion qui fait battre le-cœur héroïquement. Enfin, après de

longs jours sous terre, en face d'un ennemi invisible, nos poilus vont enfin avoir les Boches devant eux ! Ils vont pouvoir se battre face à face, à la Française. Rien ne les arrête plus, ni fossés, ni fils de fer ! La vague d'assaut déferle et bientôt le village tout entier de Maurepas sera reconquis.



Le 31 juillet, les Russes débarquent à Salonique

En médaillon : Consommation journalière d'une batterie anglaise près de Doiran.



Près de Loumitza, officiers serbes visitant une batterie française.

Colonne serbe en marche dans la région d'Ostrovo.



Arrivée des premiers contingents italiens le 11 août.

TOUS LES ALLIÉS COMBATTENT MAINTENANT SUR LE FRONT DE MACEDOINE

N'est-ce pas dans les Balkans que se trouve réalisée la fameuse théorie du « front unique » qu'on attendait tant, et dont l'idéale cohésion est le gage du triomphe certain des Alliés ? « Alliés » ! C'est ici que, pour la première fois peut-être, ce grand mot prend tout son sens et dégage sa force entière. Nulle part ailleurs n'avait encore pu se révéler ainsi la collaboration

matérielle de tous vers un objectif immédiat et commun. De bout en bout de la longue ligne de bataille balkanique, Français, Anglais, Serbes, Russes et Italiens « se sentent les coudes » et travaillent sous le commandement du général Sarrail, qui assume ainsi la glorieuse responsabilité de reconquérir le territoire serbe et de chasser jusque chez lui l'envahisseur.



Le général Cordonnier, le commandant Josse et le dessinateur Fabiano.

Le général visite une tranchée.

Le général guide notre collaborateur.

AVANT LE DEPART DU GENERAL CORDONNIER POUR L'ARMÉE D'ORIENT

On sait qu'avant d'être appelé au commandement des troupes françaises à Salonique, le général Cordonnier commandait sur le front français le ... corps d'armée à la tête duquel il s'était maintes fois distingué. Chaque jour, le général inspectait lui-même tous ses postes de commandement. Et c'est ainsi

qu'on le voit sur l'une de nos photographies visitant, accompagné de notre collaborateur le dessinateur Fabiano, autorisé à prendre des croquis, le poste de commandement du chef de bataillon Josse, député des Andelys. Celui-ci vient d'être légèrement blessé à son poste, précisément à l'endroit où on le voit ici



Le général Berdoulat (x) se promenant au bord de la Somme.

Un beau saut périlleux.

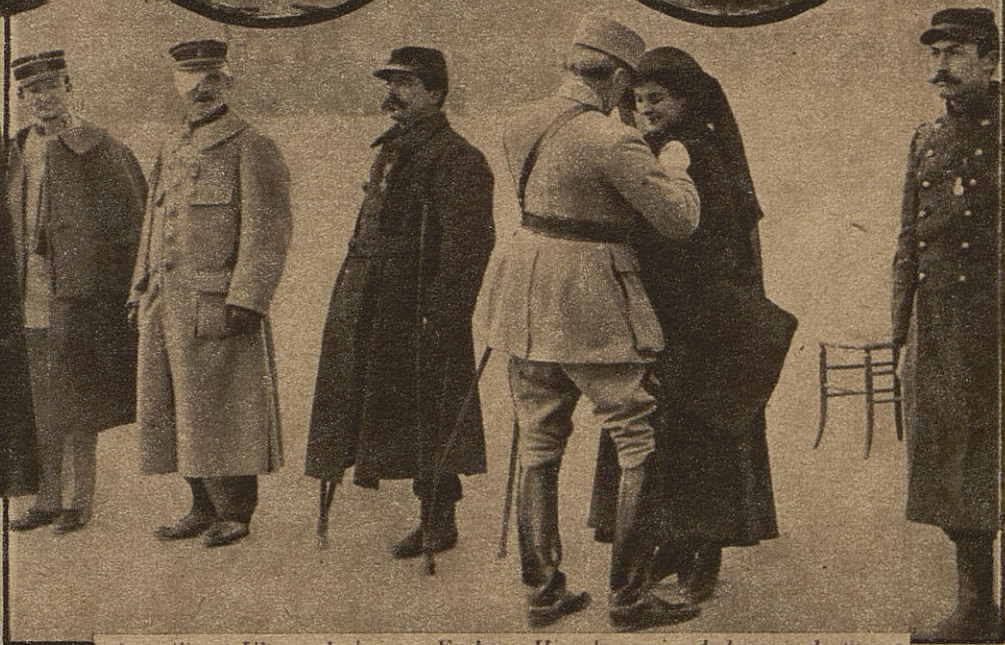
PLAISIRS D'ÉTÉ SUR LES BORDS DE LA SOMME

Sur les rives de cette rivière de la Somme, près desquelles depuis deux mois se déroulent ces combats épiques qui nous rendent lambeaux par lambeaux le sol de la patrie, nos poilus,

sans se soucier de la mitraille, goûtent les plaisirs de l'été. Les fervents de la gaule taquent obstinément l'improbable goujon et les amateurs de pleine eau s'en donnent à cœur joie.

LES VACANCES DE L'HÉROÏNE DE LOOS : ÉMILIENNE MOREAU A TROUVILLE

Sur la plage : le récit aux blessés.



Au milieu : L'heure du bain. — En bas : Hier, la remise de la croix de guerre.

Lorsqu'elle
une jeune fille
sympathie
lienne Mo-
que nos
nier, et

passé sur les célèbres Planches,
est l'objet d'une curiosité toute de
et de reconnaissance. C'est Émi-
reau, la petite institutrice de Loos
amis anglais délivrèrent l'an der-
qui, pour sa vaillante conduite, se

vit décerner la croix de guerre. Et chaque jour, lorsqu'elle a pris
son bain, la petite héroïne est arrêtée par des blessés qui veulent
entendre de sa bouche le récit des souffrances qu'elle endurât
et des persécutions que les Allemands infligèrent aux habitants
de son village. En l'écoutant ces braves gens songent au jour
prochain où l'heure de l'expiation sonnera pour l'envahisseur.

UN PEU DE PÉDAGOGIE

Penser à améliorer notre enseignement national, c'est préparer notre avenir intellectuel et moral, c'est faire porter ses meilleurs fruits à la victoire !

De M. Paul B..., G. V. C., secteur 132, cette lettre qui nous semble poser la question avec infiniment de raison et de pondération :

« ... Je ne sais plus trop dans quel numéro de *J'ai vu* une maman se plaignait de la faiblesse des études, de l'indifférence que montrent à s'instruire véritablement les jeunes gens des classes 18 et au-dessous. Elle leur trouvait des circonstances atténuantes : hécatombe (peut-être inutile) de nos jeunes professeurs ou instituteurs, de toute une élite intellectuelle fauchée dès les premiers jours de la guerre ; transformation, huit fois sur dix inutile, d'établissements universitaires en hôpitaux temporaires et autres, — lesquels s'enorgueillissent, sur les états quotidiens, de 500 lits disponibles, alors qu'ils n'eurent peut-être jamais plus de 100 malades ou blessés à recevoir... »

« Excuses de maman, — ce qui d'ailleurs ne les empêchait pas d'être des excuses valables. Mais je crois, Monsieur, que la source du mal doit être recherchée plus loin. Moi aussi, je suis un universitaire, un très humble universitaire sans ambition aucune, et que l'amour de son ciel natal et de la paix d'esprit et de cœur a invité de bonne heure à ne plus vouloir quitter, même sous prétexte d'avancement, le petit lycée de province où il avait été envoyé par chance après son agrégation... Donc, depuis vingt ans environ, je professe à ... le latin, le grec et le français... »

« ... Eh bien, j'ai vu d'année en année décroître le niveau des études, surtout depuis la réforme universitaire qui a ordonné une spécialisation trop précoce des études et des élèves. Latin-grec... latin-sciences... etc., etc !... Cette réforme est tout ensemble puérilement compliquée et nuisible... Comment peut-on savoir si un mioche aura plus de goût pour les belles-lettres que pour les sciences avant qu'il en ait tâté ? La distinction qui avait « régné » auparavant entre enseignement classique et moderne n'était qu'un premier pas vers cette néfaste et maladroite spécialisation de jeunes esprits qui s'ignorent encore. On a voulu, dans une bonne intention (l'Enfer en est pavé !) faire pratique... « Mon fils sera commerçant ! Il n'a pas besoin de savoir le latin ni le grec... » »

« Evidemment. Mais c'est vous, Monsieur le papa, qui, d'abord, avez décidé que votre fils serait commerçant ou industriel, « parce que l'avenir est dans les affaires... » alors que, vous-même, vous n'avez jamais été peut-être que rentier toute votre vie !... Et puis, la connaissance plus ou moins approfondie du latin et du grec n'a jamais été inutile à un commerçant, à un industriel, à un explorateur ou à un aventurier même... Demandez plutôt à nos amis les Anglais !... Et à nos ennemis les Boches, donc !... »

Un peu plus loin :

« ... Cette spécialisation a primarisé — si j'ose me permettre ce barbarisme ! — notre enseignement secondaire. Quel que soit le degré d'intelligence ou d'application des adolescents qui me sont confiés, je

constate que, de plus en plus, ils risquent de sortir du lycée « incomplets », ébauchés et non éduqués et, en conséquence, assez piteusement armés en face de l'existence, dont les problèmes sont plus complexes que ne le croient la plupart des parents... »

« La même éducation pour tous, solide et générale jusqu'à dix-sept ans. Alors, après un examen qui ne sera plus l'enfantin « bourrage de crâne » qu'est devenu le bachot, les élus auront le droit de se spécialiser selon des goûts qu'ils seront à même de connaître. »

Un jeune instituteur, M. V. L..., réformé n° 2, nous exprime à son tour ses vœux sur les améliorations à apporter dans l'enseignement primaire :

« ... Quand on m'a versé dans l'auxiliaire, après ma deuxième blessure, j'ai fait quelques mois fonction d'infirmier dans un petit hôpital campagnard. C'étaient surtout des enfants du pays, classe 16, tombés malades dès leur entrée à la caserne, qu'on nous envoyait en convalescence pour quinze jours, trois semaines, un mois... »

« De braves petits gosses. La plupart sont restés mes amis, mes correspondants... Ils m'envoient, des tranchées où, il y a un an, j'ai tâché de me bien conduire, des lettres qui me prouvent qu'ils se conduisent admirablement : bonne humeur, résignation enjouée... »

Mais, après avoir rendu, et combien justement ! cet hommage moral à la jeunesse des campagnes, M. V. L... ne peut s'empêcher de se demander si la nation a fait ce qu'il a fallu pour que ces braves petits fussent en tout et pour tout aussi beaux qu'ils mériteraient de l'être...

« ... Le vainqueur de 1870, c'est le maître d'école allemand... » Idiot ! Idiot ! — du moins sous la forme qu'on nous a cornée aux oreilles... Mais, si vous le permettez, Aristarque, je reviendrai plus tard sur cette ânerie qui a eu chez nous le succès qu'y rencontrent trop souvent d'imbéciles formules... »

Nous avons reçu depuis (14 août 1916), une dissertation excessivement étudiée de M. V. L., instituteur, sur les méfaits que cette « formule à l'annoncée » a provoqués dans l'enseignement primaire, à travers toute la France, depuis quarante-quatre ans...

Faute de place, nous ne publierons que plus tard, quand notre enquête paraîtra en volume, cette étude à la fois spirituelle et, comme l'on dit, bourrée de faits. Pour le moment, bornons-nous à reproduire la fin du premier message de M. Vincent L...

« ... Parmi mes petits « Classe 16 », il en était beaucoup de spirituels, amusants, et qui semblaient avoir profité pour le mieux de ce que peut leur offrir l'instruction primaire et obligatoire, celle qui mène jusqu'au certificat d'études ; or, quand je reçus leurs lettres... je demeurai stupéfait devant leur orthographe de cuisinières, la naïveté de leurs formules... Voilà donc pour quoi nous nous donnons tant de mal ! »

« Un exemple, d'un petit bonhomme du Périgord, qui était fort bien élevé, fils de parents à leur aise :

« Qu'eu j'ais été contant que vous m'aillés répondus ! Puisque sa vat bien, tout et bien.

Moi sa vat bien mes meilleurs bonchours à Madame... (l'infirmière-major), bien dé chose a voutous et me respectes a Jeane la cuisinière... »

« Voici les résultats de notre enseignement sur un excellent sujet, muni de son certificat d'études, âgé de vingt ans, et, je le répète, donnant par ailleurs l'impression d'un garçon d'esprit éveillé et désireux de s'instruire... »

« Un de ses camarades venus plus tard, qui était tout à fait dans son genre, écrivait avec la même orthographe que lui... Il était Landais, — comme moi... Je fus stupéfait de sa mémoire un soir où, par jeu, je l'interrogeai... Il connaissait les noms de toutes les sous-préfectures de France, de toutes les capitales de l'Ancien et du Nouveau Monde, et (lui Landais !) ceux aussi de tous les affluents ou sous-affluents de n'importe quel fleuve secondaire de France... »

« En revanche, il n'en savait pas beaucoup plus, sur sa province, que n'importe quel Breton ou Normand de son âge et doué du même esprit que lui. »

« Je le questionnai sur ses parents. Ils sont à leur aise, exploitent leurs barthes et leurs pignadas... Il compte bien leur succéder, parce qu'il aime son pays et la terre, mais, voilà ! personne n'a pensé encore qu'il vaudrait mieux prier un instituteur des Landes (puisqu'il s'agit des Landes) d'enseigner à ses élèves les trésors qu'une telle contrée possède en elle, les moyens de les faire valoir, l'histoire du pays de Parmentier à Poincaré, de leur faire des cours sur la résine et ses sous-produits, — plutôt que de les mettre en pénitence (ce que pourtant notre devoir est de faire !) quand ils prennent le Volga pour un affluent du Mississipi ou quand ils déclarent que Santa-Fé-de-Bogota est la capitale du Mexique. »

Nous nous rallions d'autant plus aux opinions émises par M. Vincent L... que cinq ou six autres instituteurs nous ont écrit dans le même sens. Il nous semble qu'un point est acquis : l'instruction primaire doit être, non pas unifiée d'un bout de la France à l'autre, mais spécialisée selon les régions. Je sais que des efforts ont été tentés dans ce sens. Mais un autre instituteur jeune grognard me donne le mot de la fin par ces lignes d'une lettre qui sera reproduite intégralement dans le volume :

« — Le retour à la terre ? L'amour du clocher natal ?... Vous nous la baillez belle !... Nous sommes, en général, d'un pays voisin de celui où nous exerçons ; mais qu'arriverait-il, bon Dieu ! si, au lieu de nous trouver en train de rabâcher à nos gosses des programmes idiots et archaïques, M. l'inspecteur apprenait que nous tâchons de leur inculquer de notre mieux l'amour de leur jardin natal, l'art de le cultiver, de lui faire porter tous ses fruits, — et le désir de l'aimer, de lui rester fidèle... »

Tenons-nous-en là. Réformes inévitables dans l'enseignement secondaire et dans l'enseignement primaire. Nous attendons d'autres lettres, — celles des parents, cette fois...

En ce qui concerne l'enseignement supérieur, la plupart des communications qui nous ont été faites jusqu'ici peuvent momentanément se résumer par cette phrase : « On avait fait de l'enseignement supérieur en France un sous-bazar de la sur-kamelotte germaine... »

(A suivre.)

ARISTARQUE.

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 76.



LA DÉBACLE AUTRICHIENNE : LA FUITE DEVANT LES COSAQUES

Les Russes avancent chaque jour. 600 000 Autrichiens sont tombés entre leurs mains depuis le début de la grande offensive. C'est la déroute autrichienne... l'heure de la débâcle est proche! Les armées du vieil empereur ne sont plus que des tronçons sans tête! Cette impressionnante vision en donne comme un

raccourci saisissant : exténués et mornes, ces vieux soldats réunis en un maigre troupeau trainent lamentablement dans un drap boueux le cadavre d'un camarade, qu'ils n'ont même pas la force de soulever. Et ils s'en vont hagards vers les destinées de leur Empire qui craque comme les vieilles choses pourries!

Le "fort en math" aiguisé une faux.



Mise en "meulons" des gerbes

de blé à Rochéfort, près de Rambouillet.



Faucheurs, rateleurs et javelleurs au travail.



C'est midi : le casse croute.



La journée est finie : le retour à la ferme.



Seize heures : la goutte.



Une équipe de faucheurs du lycée Henri IV et du lycée de Lyon.



La préparation d'une gerbe avec les javelles.

LES GRANDES VACANCES EN 1916 : LES LYCÉENS ET LES COLLÉGIENS FRANÇAIS FONT LA MOISSON

Sur les bancs du lycée ou du collège les petits français apprennent tous les jours à aimer de plus en plus leur patrie. Pénétrés de l'idée qu'ils sont appelés, grâce à l'instruction qu'ils reçoivent, à devenir l'élite intellectuelle du pays, ils ont eu à cœur de donner,

cette année, l'exemple à leurs petits camarades des campagnes. Tandis que les grands, ceux des classes 18 et 19 parachèvent leur instruction militaire pour être plus vite prêts le jour où ils devront rejoindre leurs aînés sur le front, les petits ont voulu travailler eux

aussi à la victoire. Il fallait des bras pour faire la moisson qui assurera la subsistance de la nation. Les lycéens de Lakanal ont crié " Nous sommes là ! ". Leur cri a été entendu, et partout maintenant les potaches de tous les lycées

et collèges de France fauchent les blés, ramassent les javelles, rassemblent les gerbes et bâtissent les meules. Demain ce sera la fenaïson, la rentrée dans les granges de la paille et du foin. Cette année les petits Français auront passé de bonnes vacances.

LE BEAU VOYAGE

A quarante-neuf ans, Adolphe Camaret vient d'épouser Huguette Maltreux, qui n'en a pas vingt-deux. C'est pourquoi ils sont arrivés à Cavalaire, dans le Var, un pays délicieux où, à défaut de Venise, qu'isole la guerre, ils viennent vivre leur lune de miel. Ils s'installent dans une chambre d'hôtel confortable et ils rangent leurs petites affaires avant de prendre un repos gagné par vingt heures d'un dur voyage où la chaleur du wagon leur a fait goûter les joies d'une étuve.

ADOLPHE. — Quel admirable paysage ! quel calme ! quel charme ! C'est ici, mon amie, qu'il fallait que je vous amène pour goûter loin des fâcheux les douceurs de l'intimité. Mais à quoi pensez-vous ?

HUGUETTE. — A rien ! J'ai chaud !

ADOLPHE. — Pauvre aimée ! cet interminable voyage !... Mais nous serons bien payés de nos peines ! et tout à l'heure, quand les derniers rayons du soleil auront glissé de l'autre côté des rochers, ce sera la fraîcheur nocturne de l'air embaumé et doucement humide des brises de la mer.

HUGUETTE. — Vous êtes un peu poète !

ADOLPHE. — Oui ! on ne me connaît pas ! Sous un aspect de trop bonne santé je garde en moi des trésors de poésie, je les garde pour vous, Huguette, et vous pouvez les dépenser sans compter. Ah ! je réalise le plus beau rêve de ma vie. Et vous ?

HUGUETTE. — J'espère bien !

ADOLPHE. — C'est gentil, vous avez bien dit : « J'espère bien ! » Chère enfant ! (Il l'embrasse sur le front, elle se dégage un peu.) N'avez pas peur !

HUGUETTE. — Non, mais vous êtes tout mouillé ; il fait si chaud !

ADOLPHE. — Si vous voulez, pour éviter les gênes, nous nous ferons servir à dîner dans cette pièce. Ainsi vous pourrez garder ce délicieux peignoir rose qui vous sied à ravir... et, mon Dieu ! si cela ne vous choque pas, je retirerai mon faux-col.

HUGUETTE. — Au fond... au fond... puisque c'était l'été, nous aurions pu faire notre voyage de noces en Norvège.

ADOLPHE. — Petite aimée ! j'adore votre âme d'enfant ! Tout est borné pour vous à l'amour que vous avez pour moi et vous ne songez pas aux contingences. Mais c'est la guerre, Huguette ! et le voyage en Norvège aurait risqué de vous faire tomber au centre même des batailles navales, sans parler des sous-marins qui ne respectent par les couples prédestinés comme le nôtre et qui torpillent sans s'émouvoir les petites filles innocentes comme vous et les messieurs pacifiques comme moi !

HUGUETTE. — Il aurait fait moins chaud !

ADOLPHE. — D'ailleurs, n'est-ce pas vers la splendide Italie que se dirigent toujours les amoureux : Roméo et Juliette, Pétrarque et Laure, Dante et Béatrice...

HUGUETTE. — Tristan et Yseult.

ADOLPHE. — Si vous voulez ! Je vais prévenir qu'on nous serve à dîner. Chère... chère aimée ! (Il sort et lui envoie un baiser.)

HUGUETTE seule se met à la terrasse et regarde la mer de plomb qu'aucun souffle n'agite : elle essuie avec un petit mouchoir son nez qui se pique de petites gouttes, comme un alcaraza, puis lentement elle se dirige vers la table où est « ce qu'il faut pour écrire » ; elle prend une carte postale qui représente l'hôtel, marque d'une petite croix la fenêtre de leur chambre et écrit à sa cousine Suzanne : « C'est là que nous sommes ! quel plat !... » Simplement. Son mari est entré doucement ; il

lit par-dessus son épaule : elle fait un geste.

ADOLPHE. — Avez-vous peur que mon visage frôle votre visage ?

HUGUETTE. — Non. J'écrivais à Suzanne... (Elle lui tend la carte.)

ADOLPHE (il lit). — Quel plat ? Vous avez oublié un mot, étourdie ! Vous permettez ?

HUGUETTE. — J'ai oublié un mot ?

ADOLPHE. — Oui. (Il écrit, à haute voix.) Quel calme plat ! Voilà !

(Cependant la femme de chambre est entrée et a dressé le couvert sur la plus inconfortable des petites tables. Tandis qu'Adolphe regarde la mer en s'épongeant discrètement, Huguette s'est allongée sur la chaise longue. La nuit descend, buée de chaleur sur la mer.)

ADOLPHE. — Venez voir, Huguette !

HUGUETTE. — Quoi, mon ami ?

ADOLPHE. — Là-bas, vous voyez ?

HUGUETTE. — Non !

ADOLPHE. — Un bateau.

HUGUETTE (rentrant). — Sur la mer, il arrive quelquefois qu'il y ait des bateaux.

ADOLPHE. — Oui, mais celui-là semble plus... comment dirai-je ? Plus... Enfin, je nous rêve seuls, dans un bateau... sur la mer !

HUGUETTE. — Oui ? Mais moi, je n'y tiens pas du tout ! j'ai le mal de mer !

ADOLPHE. — Moi aussi ! mais je dis ça pour vous montrer combien la solitude avec vous, loin de m'effrayer, m'attire !

La femme de chambre a servi des hors-d'œuvre, des œufs à la gelée, un poulet froid, une salade de légumes, des fruits ; une bouteille de vin mousseux trempé dans un seau à glace. Elle se retire après avoir déclaré, avec l'accent : « Ces messieurs et dames sont servis ! »

HUGUETTE. — J'ai soif !

ADOLPHE. — Que ne le disiez-vous, ma chérie ! Tenez. (Il lui verse à boire.)

HUGUETTE vide son verre en faisant la grimace. — Ça monte au nez !

ADOLPHE (il l'embrasse). — Petite fille !

HUGUETTE. — A table ! à table !

ADOLPHE. — Voilà ! (Il s'installe près d'elle, la sert avec des prévenances de mère, elle mange avec appétit, il la regarde avec admiration.)

HUGUETTE. — Vous ne mangez pas ?

ADOLPHE. — Quand je pense que vous êtes là... que je suis là... que nous sommes là... tous les deux ! (Il veut l'embrasser.)

HUGUETTE. — Oh ! Adolphe, il fait si chaud !

ADOLPHE. — Je vous aime tant ! (Il mange.)

HUGUETTE (immobile tout à coup). — Qu'est-ce qu'on entend ?

ADOLPHE. — Quoi, chère aimée ?

HUGUETTE (tendant son bras marqué d'un imperceptible point rose). — Ça m'a piqué !

ADOLPHE. — Oh ! oh !... je vais vous soigner. (Il mouille un coin de la serviette et l'applique sur la peau blanche de la jeune épouse.)

HUGUETTE. — C'est gai, si on est piqué comme ça tout le temps !

ADOLPHE. — Ne craignez rien, je vais masser la vilaine bête qui... (Il pousse un hurlement.) Aïe !

HUGUETTE. — Quoi ?

ADOLPHE. — Je suis piqué aussi... là... au cou ! Oh ! ça fait mal... ça fait très mal !

HUGUETTE (avec un rire heureux). — Je suis contente que vous ayez été piqué aussi !

ADOLPHE. — C'est aimable à vous ! Si ces bêtes avaient le moindre goût, elles ne s'attaqueraient pas à un monsieur rugueux, tandis que s'offre à elles votre peau délicate.

HUGUETTE. — Égoïste !

ADOLPHE (tout en tamponnant sa piqure). — C'est un madrigal !

HUGUETTE. — En voilà un sale pays !

ADOLPHE. — A Venise aussi il y a des moustiques !

HUGUETTE. — Il n'y en a pas en Norvège !

ADOLPHE. — Je vais fermer la fenêtre.

HUGUETTE. — C'est une bonne idée : pour que ceux qui sont entrés ne puissent ressortir. Éteignez la lumière : vous n'avez aucun sens pratique !

ADOLPHE. — Oh ! oh ! Huguette ! (Il éteint la lumière et se jette dans la table qui se renverse avec fracas.)

HUGUETTE (qui a son petit caractère, commence à rager). — Ce que vous devez être maladroit !

ADOLPHE (se multipliant). — Je vais sonner. Je vais dire qu'on serve autre chose.

HUGUETTE. — C'est inutile, je n'ai pas faim !

ADOLPHE. — Voyons, mon aimée, ne boudez pas ! Un simple incident !

HUGUETTE (poussant un cri). — Encore un qui m'a piqué la nuque !

ADOLPHE. — C'est désastreuse ! (Il cherche une serviette dans le gâchis de la vaisselle épars sur le sol.) Je vais...

HUGUETTE. — Restez donc tranquille, je vous en prie ! Si c'est ça votre beau voyage... vingt heures de chemin de fer pour arriver dans un trou qui sent l'ail et qui est envahi de moustiques !

ADOLPHE. — Si j'avais pu prévoir...

HUGUETTE. — Si vous aviez pu prévoir ! (Elle hausse les épaules.) On prévoit ! On n'emmène pas une jeune mariée dans un pays pareil. D'ailleurs...

ADOLPHE. — Quoi ?

HUGUETTE. — Ma mère me l'avait bien dit : « On ne se marie pas avec un homme qui pourrait être votre père ! »

ADOLPHE. — Je ne vous ai pas prise de force, ma chère !

HUGUETTE. — C'est encore heureux ! Tournez-vous, je vais me mettre au lit.

ADOLPHE. — Voyons, Huguette !

HUGUETTE. — Je vous en prie ! Ayez du tact ! je ne peux vous demander que ça !

ADOLPHE. — Enfin, je suis votre mari !

HUGUETTE. — Ce besoin de parler pour ne rien dire. Tournez-vous !

ADOLPHE (sec). — Charmante soirée ! (Il va fumer une cigarette sur la terrasse ; elle se couche.)

HUGUETTE, (après un silence). — Adolphe !

ADOLPHE. — S'il vous plaît ?

HUGUETTE. — J'en entends un, tuez-le.

ADOLPHE. — On n'y voit rien, je vais allumer.

HUGUETTE. — C'est ça ! pour qu'il en rentre d'autres !

ADOLPHE. — Je ne peux pourtant pas...

HUGUETTE. — Si vous n'êtes même pas capable de tuer un moustique... je vais en avoir une existence agréable ! (Elle sanglote.)

Huguette, tournée vers le mur, pleure doucement. On entend le « zrronon » obsédant d'un moustique qui tourne. Adolphe balaie l'air d'une serviette inutile et, rageur, tout à coup il s'aperçoit que la jeune femme s'est endormie en pleurant, comme une toute petite fille. Il la regarde et pense avec mélancolie qu'il a tout de même près de cinquante ans et que les moustiques lui ont fait sans doute un tort considérable.

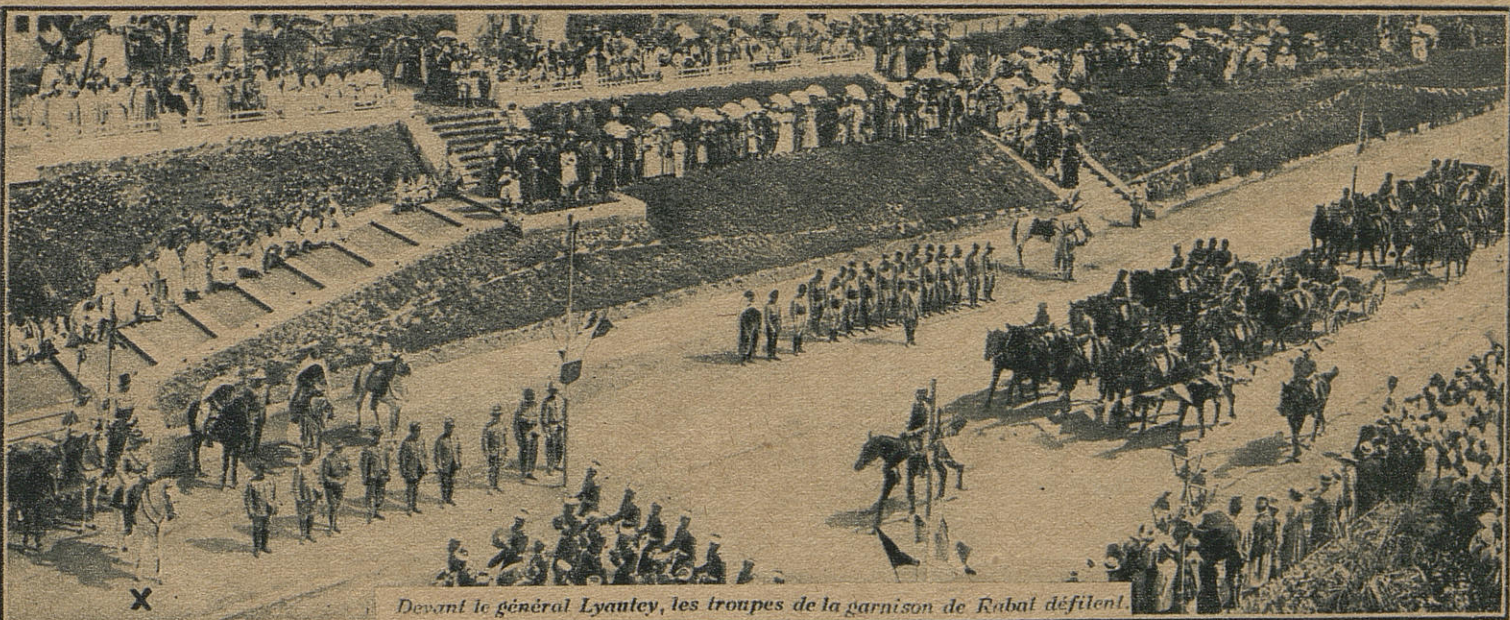
ROBERT DIEUDONNÉ.



Le menuet des enfants de la Résidence générale.



Autour des drapeaux alliés : la fête des enfants de Rabat.

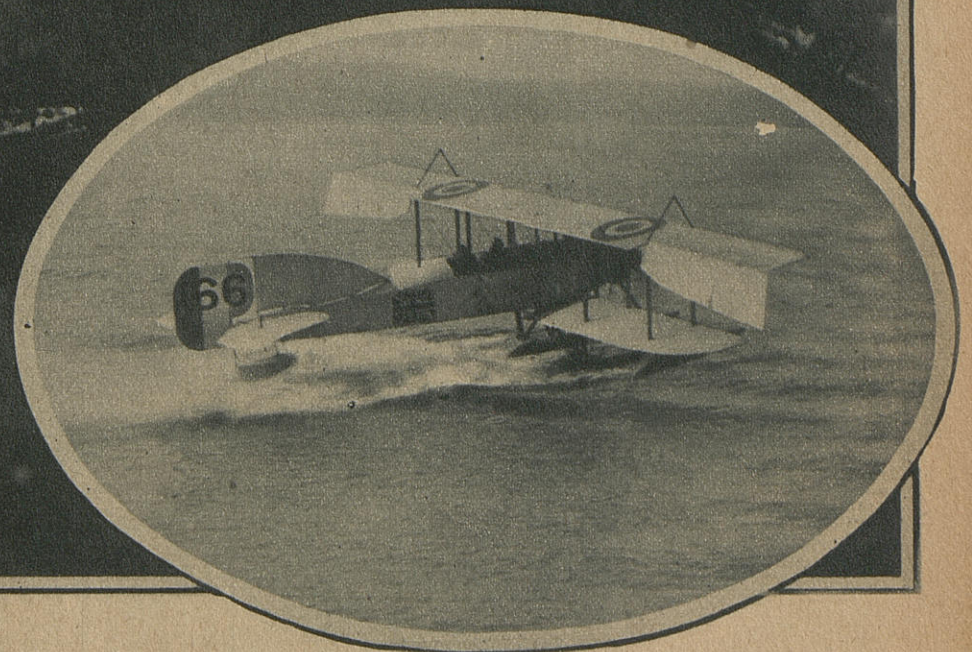
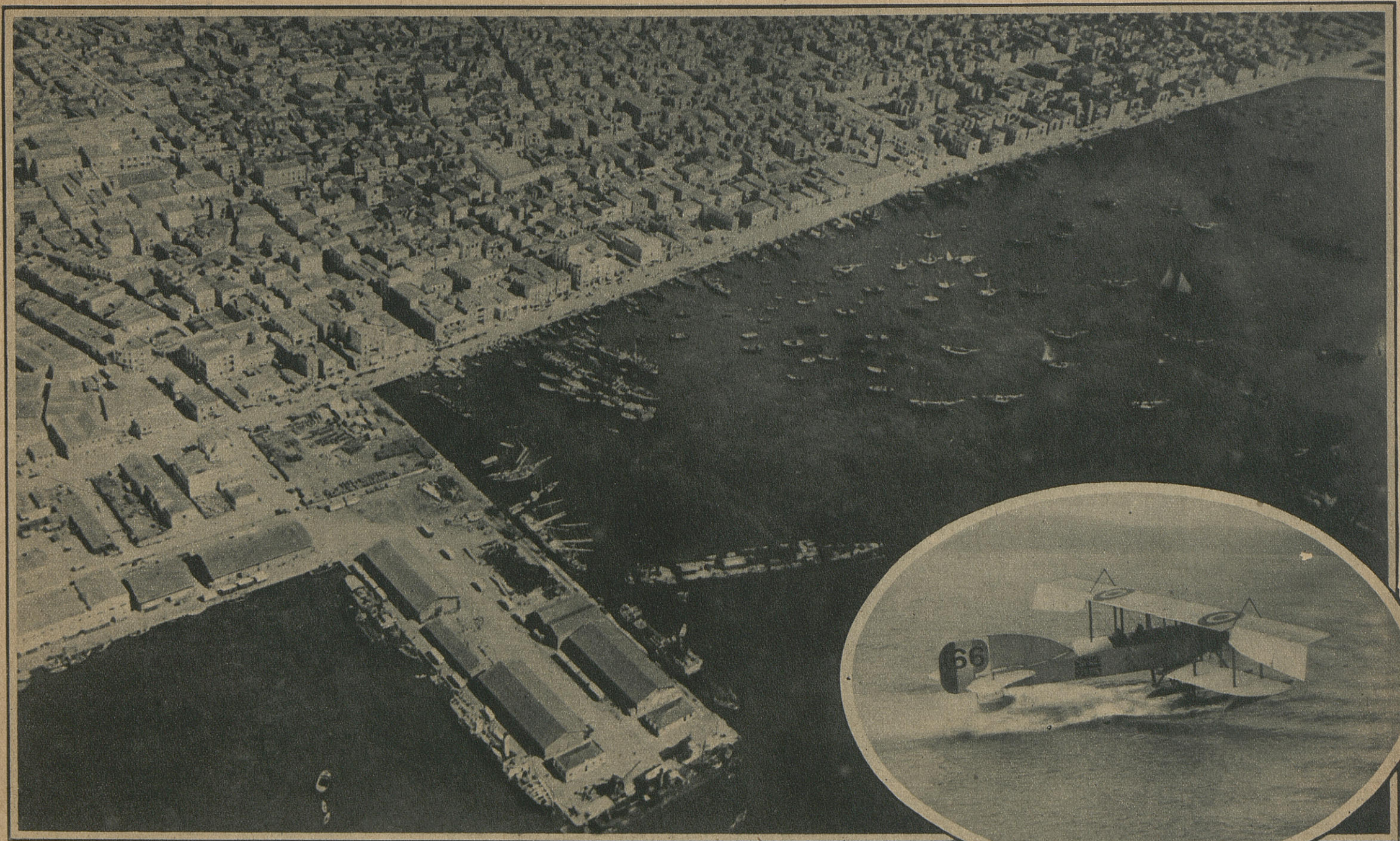


Devant le général Lyantey, les troupes de la garnison de Rabat défilent.

AU PAYS DE LA NOUVELLE FRANCE : LE 14 JUILLET A RABAT

Malgré tous les efforts tentés par les agents allemands avant la guerre, le Maroc est désormais français et bien français. Le sang-froid et la décision du Résident Général ont su conserver à la mère patrie cette terre que ses soldats venaient de vivifier de leur sang généreux. Les Marocains se battent héroïquement aux côtés des nôtres en Champagne, dans la Somme et

sous Verdun, tandis que là-bas, sur les confins de l'Atlas, les indigènes appellent de leurs vœux la victoire sur les drapeaux de nos armées. Et le 14 juillet dernier, tandis que les enfants de la colonie européenne de Rabat organisaient une fête au profit des blessés, le Général Lyantey, entouré des chefs indigènes, passait en revue les vaillantes troupes placées sous ses ordres.



LA RADE DE SALONIQUE, VUE PRISE DE 700 MÈTRES DE HAUT A BORD D'UN HYDRO-AVION FRANÇAIS

Voici, vue des nues par un de nos hardis pilotes aviateurs de Salonique, la Ville Blanche, la clef de la Méditerranée orientale, le grand port grec que les Alliés défendent contre les Bulgares qui ne se gênent pas de le revendiquer cyniquement pour le mettre à la merci des Empires centraux. Mais le général Sarrail a su transformer cette ville en un formidable

réduit, le camp retranché le plus inexpugnable peut-être qui ait jamais été jusqu'ici. Et c'est à l'abri de cette barrière contre laquelle se brisèrent, avec les machinations du Kaiser, les hordes de Mackensen, que s'est préparée cette armée qui va rendre aux peuples des Balkans trop longtemps opprimés la liberté et la justice sans lesquelles il n'est pas de paix possible.

UN VILLAGE ARABE DANS L'ILE-DE-FRANCE

C'EST en plein cœur de l'Ile-de-France, dans cette région de l'Hurepoix détachée de la Beauce, où les blés se dorent au soleil et dont les vins, jadis, réjouissaient le palais de nos pères, bien mieux que les vignobles de Bourgogne. La route quitte le petit village de Ballancourt, s'engage entre deux théories de peupliers. De chaque côté la rivière de l'Essonne, qui n'a pas encore son cours bruisant des environs de Corbeil, s'étale en nappes et, obliquant sur la gauche, le village du Bouchet montre ses quelques maisons basses. En arrière, des baraquements s'alignent, surmontés par un toit plus aigu.

Soudain, de la construction renfrognée que marque, dans une encoignure, une grille ouverte, des cris gutturaux s'échappent. Cela se précipite, se heurte : un torrent de syllabes qui ne sont d'aucun patois connu. Et de la grille surgit un camion étroit qui porte d'énormes blocs de pierre. On ne distingue pas immédiatement qui le traîne ; des ouvriers en bourgerons, le cou rentré dans les épaules, sont attelés à lui. Mais les « han ! » qu'ils poussent maintenant à intervalles réguliers, raclent leurs gorges ; et les étoffes bizarres nouées autour de leurs têtes inquiètent...

— Brahim, toi pas chercher eau. Toi tirer comme les autres !

Cette injonction prononcée par un chef d'équipe, Français celui-là, fige la petite troupe qui fait face. Elle s'adresse à un superbe géant à figure dorée qui sort de l'auberge avec deux brocs d'eau vides. Il s'est entouré le corps d'une blouse blanche à la façon d'une gandoura, et le gland d'une chéchia fantaisiste lui pend sur l'oreille. Ses yeux noirs pétillants hésitent.

— Mockroub ben Brahim, toi prison ! Veux-tu ? Morta ! Morta !

La menace produit son effet. Le géant doré rejoint ses camarades. Il y a là un nègre au torse luisant, à demi nu, qui s'est adossé à la pierre, très beau dans sa pose de cariatide ; des Kabyles, dont le degré de francisation se révèle au faciès, et des Arabes de pure race nomade, aux coiffures compliquées et aux colliers de grains inégaux pendus à leur veste. L'un d'eux s'est accroupi et, le menton dans ses paumes, d'une immobilité absolue, ressemble à une cire polychrome au modelé ferme et sans défaut.

Quelle chose bizarre que cette guerre qui se plaît à renouveler les surprises, qui réunit, sous le ciel doux de l'Ile-de-France, tous ces peuples divers : Berbères cultivateurs des hauts massifs de la côte algérienne, descendants de l'antique tribu indigène ; Arabes pasteurs, conducteurs de troupeaux et guerriers, venus de leurs douars des monts, des ksours, de l'Aurès ou des chotts des plateaux ; Sénégalais qui ont laissé leur pays de Salam, où l'on travaille l'or à l'ombre des cases, pour nous aider dans une tâche, bien certainement au-dessus de leur compréhension ignorante de la portée du grand duel européen. Ils sont ici près de quatre cents qui ont signé des engagements de durée différente aux poudreries du Bouchet. Ils fabriquent la poudre, chargent les obus ; et, si une alerte se produit, ils sont les premiers à vouloir s'offrir au danger. Les paysans disent d'eux que ce sont des enfants, à la fois très fins, très malicieux, très prudents et très fiers, et



Manœuvres arabes de la poudrerie

qu'ils ont toujours, pour deux paroles, une injure à envoyer à l'Allemand et un mot d'amour pour la France. A travers la poudrerie, dont l'Essonne actionne la force électrique, on les voit, diligents, adroits, étonnamment souples et puissants.

Leur vie est simple, frugale, et comporte tout un côté patriarcal qui dénonce en eux les enfants de l'Islam.

A l'aube, au temps du Ramadan qui vient de finir, leur campement s'anime. Il serait assez banal ce camp aux baraques rectilignes — formule Adrian, — numérotées et badigeonnées d'« horizon ». L'intérieur en est propre, sans rien de la majesté sordide des tentes du Désert. Rangées sur cinq rangs, par groupes de quatre, elles laissent un grand espace carré au milieu :

La mosquée, on l'a dressée à la manière des autres baraques ; mais un minaret découpé à jours, aux fines colonnes à balustres, surmonte le toit uni et lève vers le ciel la boule et le croissant d'or. Une porte et des fenêtres allongées qui finissent en plein cintre ornent ses murs. Le croissant aigu se répète sur chaque façade.

L'aube. A peine une pâleur au levant. Dans le camp, les fidèles se hâtent. Il faut être exact pour le dernier jour du Ramadan ! Dans la mosquée, qui a la nudité de la chaux vive, pas de tapis ; la alminba — la chaire — est absente encore ; l'el mikrabe, le lieu saint tourné du côté de la Mecque où se place l'imam pour dire les prières, n'a pas non plus les tentures chaudes pendues, et la lampe ne brûle pas, selon les rites, de toutes ses bougies enfermées dans du verre.

Les Musulmans qui se pressent autour d'elle sont jeunes et l'air frais du matin les excite. Ils courent et se battent avec leurs grands cris rauques. Mais le muezzin est apparu en haut du minaret. Par deux fois il salue Dieu.

— Allahou-Akbar... Ach haddou Ah à Ilha Illa-Allah... Achhadou Anna Mohamed Rasoul Allah...

Tout autour, pour la première prière, les Musulmans s'inclinent en silence. Ils répondent :

— Alhamdou Lillahi Rabbi, Ejlala mina Errammani, Errahimi Maliki yaoumi...

Ils s'inclinent, se courbent, s'agenouillent front contre terre, en signe d'humilité.

... Eddini Iyakanh haâboudou...

Les leurs montent, plus certaines, au levant.

... Alaihim wala Eddalina...

Le verset du Coran s'achève.

... Amine...

Au lever du soleil, avec le même cérémonial, ils rediront leurs prières. Ils ne mangeront pas avant deux heures de la nuit. Ils se rendront à la poudrerie par la route. Ils travailleront. La sortie de six heures les verra aussi vifs et batailleurs. Aux deux marchandes qui seront venues installer leur éventaire, ils achèteront des bananes, des nougats et des bonbons acidulés. Ils se bousculeront à qui jettera le plus loin la banane conquise. Les chéchias et les coiffures en turbans s'agiteront au-dessus du mouvement inouï de leurs yeux, de leurs bouches, de tout leur visage pittoresque et expressif. Et, sous le ciel calme, à côté des maisons propres et des verdure en pleine maturité, ce sera, pour un instant, la mascarade de couleurs d'une foire d'Orient. Ils ont beau être habillés à la française ; la veste ou la blouse rejetées sur l'épaule comme un burnous, le foulard noué autour des cheveux crépés et la calotte de cuir, leur restituent l'allure ancestrale et l'atmosphère brûlée des sables.

Les voici qui font cercle, à l'entrée du camp. L'un d'eux a ceint ses reins agiles d'une cotonnade bleue à raies. En mesure, les autres battent des mains à petits claquements secs, ou soufflent dans des flûtes de roseaux. Une musiquette aigre soutient les premiers pas du danseur. Tous chantent maintenant les chants de leur pays. Le corps du danseur remue à peine — les pieds se croisent et se décroisent, — un frémissement court jusqu'au bout des doigts puis les hanches semblent se désarticuler, le torse tourne, se plie, se prend d'une frénésie folle, et s'apaise, recommence. Cette danse a quelque chose d'étrange, de lascif et de rituel. Elle est religieuse à la façon des danses cambodgiennes, et elle met dans leurs regards une flamme sombre...

Mais la voix chantante du muezzin de nouveau s'élève. Il appelle, aux quatre points cardinaux, le Dieu suprême.

— Allahou Akbar...

Les agenouillements, les genuflexions reprennent. La campagne silencieuse s'éteint. De tous les points du vaste monde musulman, les disciples d'Allah adorent la Mecque, foyer de lumière...

Le couscous traditionnel les attend dans les gamelles réglementaires. Leur vie ici, à ces braves, est faite de ces anachronismes constants. Mais, s'ils n'ont de notre bonne volonté souvent ignorante, c'est sans malice. Leur loyalisme à l'égard de la France est certain. Ils le prouvent chaque jour davantage par leur courageuse attitude dans les combats, par leur discipline et leur prudence dans les travaux de l'artillerie, par leur sacrifice résigné quand la mort les touche. Cette guerre les range définitivement à côté de nos héros, dans la grande famille française.

... Le camp s'est endormi, l'étincellement du ciel s'accroît à mesure que la nuit se fait. De l'autre côté de la mer, la nuit est pareille sous le douar et sur la tenue. Et les femmes aux haïcks clos doivent rêver encore au « tirailleur » dont elles ont toutes un portrait envoyé de France, une carte postale « à quinze sous la douzaine ».

MICHEL ANNEBAULT.

EN MARGE DE LA GUERRE



Une scène richement décorée : le théâtre Gouraud, à Mourmelon.



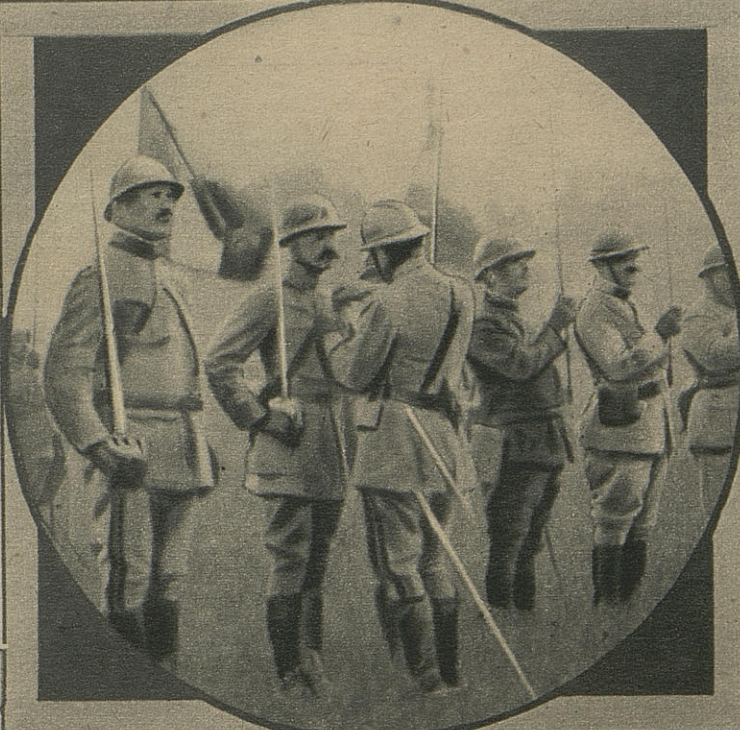
Le général Monro, nouveau commandant en chef des Anglais en Mésopotamie.



Signoret et Mlle Nisan jouant *la Paix chez soi*, au Théâtre des Armées.



L'aviateur allemand Kurt, abattu le 6 août, à Moyenville, soigné dans une de nos ambulances.



Le général Marchand décorant des officiers qui se sont distingués aux derniers combats de la Somme.



En Champagne : le général Gilinski décorant sur le front des soldats du contingent russe.



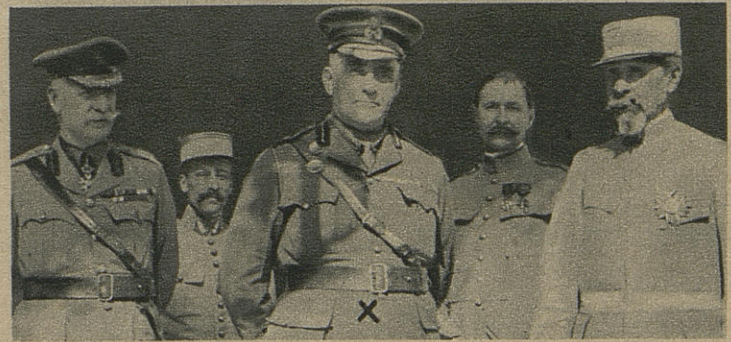
Le sous-lieutenant André Gourdon, blessé très grièvement, vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur.



L'infirmière Léontine Boudinet, deux fois blessée, croix de guerre pour avoir sauvé des blessés.



A Rome, un acrobate plonge dans le Tibre pour célébrer les victoires italiennes.



Le général Sam Hughes, ministre de la Guerre du Canada, photographié à Paris avec le général Rocques et le général anglais Yarde Buller.



Le clocher bombardé de l'église d'Harcourt, en Meurthe-et-Moselle.



L'aviateur Brindejonc des Moulinais, qui fit le raid des capitales, mort dans une chute accidentelle, près de Verdun.

SEMAINE DE GUERRE : Du 18 au 25 Août

VENDREDI 18 AOUT. — Les Bulgares attaquent sur le front de Macédoine ; les Anglais progressent vers Givenchy et Guillemont.

SAMEDI 19. — Avance française à Fleury.

— L'aviateur Guynemer abat son quatorzième avion allemand.

— Combat naval dans la mer du Nord : deux croiseurs légers anglais et deux sous-marins allemands sont coulés.

DIMANCHE 20. — Les Russes poursuivent leurs ruées sur le Stockhod.

— Brindejonc des Moulinais se tue dans une chute d'avion près de Verdun.

LUNDI 21. — On annonce officiellement le débarquement des Italiens, effectué le 11, à Salonique.

— Sur le front centre de Macédoine, les Alliés prennent l'offensive.

MARDI 22. — Au Caucase, les Russes avancent vers Diarbékir.

MERCREDI 23. — Les Anglo-Français reprennent plusieurs villages serbes sur le front de Doiran.

JEUDI 24. — Les Français s'emparent des dernières maisons du village de Maurepas.

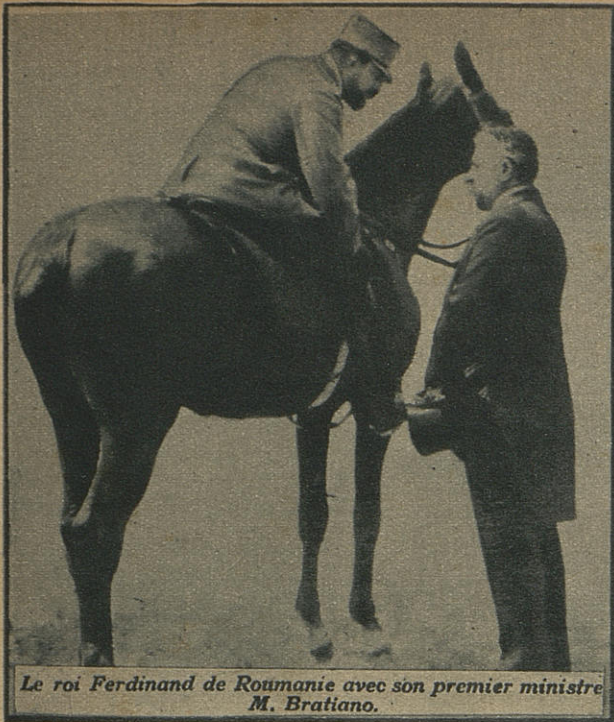
— Le *Deutschland* légèrement avarié arrive à Brème. Des zeppelins survolent l'Angleterre.

— Les Russes reprennent la ville de Mouch, au Caucase.



Le sous-lieutenant Marc Bonnier, le héros du raid Paris-Le Caire, est mort au champ d'honneur sur le front russe.

LE PRINCE ROUMAIN CANTACUZÈNE SE BAT EN FRANCE SOUS NOS DRAPEAUX



Le roi Ferdinand de Roumanie avec son premier ministre M. Brătianu.

J'ai vu...



Le général Gouraud félicite le prince Cantacuzène.



Carte de la frontière austro-roumaine.

A l'heure

, l'attention du monde entier dont
vers sive guerre. Depuis longtemps déjà un des

représentants des vieilles familles roumaines profondément attachées à la France, le prince Cantacuzène, a mis son épée au service de notre patrie et n'a pas quitté le front où, comme aviateur, il montre pour la cause des Alliés un courage et un dévouement que
Latins d'Orient.